

considérons pas la poésie comme un art stationnaire, pas plus stationnaire que la plastique ou l'architecture ou, puisque aussi bien le sujet est de mode, les arts décoratifs. Un beau vers ne se compte pas en pieds; il n'est pas boîteux pour ne point être alexandrin. Ah! l'alexandrin, le bon alexandrin bourgeois, bien pensant, l'alexandrin des familles. Musicalité, c'est-à-dire eurythmie, sonorité, sentiments, sensations, images, voilà la poésie,—avec quelques idées peut-être, pour plaire à certains, mais en faut-il tant que cela? On connaît de magnifiques vers sans idées et de grands poètes qui n'en avaient guère! Lemaître n'en accordait-il pas que vingt à Hugo et que trois à Banville?...

Quoi qu'il en soit, nous profiterons davantage des "poètes musicaux", ainsi que les appelle Rémy de Gourmont, que des classiques, car ce qui nous manque, c'est précisément le sens véritable de la poésie: couleur et sonorité.

M. Robert Choquette n'est pas du tout à notre poésie ce qu'un Henry de Montherland est à la prose française, quoi qu'en dise Alphonse Désilets dans un article impossible et que nous avons lu dans le "Matin", de Montréal. On n'est pas Montherland parce qu'on est catholique et "athlète dans les muscles" (sic). Pourquoi, dans ce cas, M. Choquette ne serait-il pas Théophile Gautier, qui tirait plus de fierté de sa force au pugilomètre que de ses vers les plus finement ciselés?

Non, M. Choquette n'est pas Montherland, mais un bon poète canadien, un intéressant jeune poète, digne de notre Anthologie et qui nous donnera encore des vers, nous l'espérons.

* * *

Les guérets en fleurs, par Ulric L. Gingras, Membre de l'Association des Auteurs Canadiens.

Pour compléter le titre,, il faudrait ajouter ce qu'y ajoute l'auteur: "Per calamo et aratro" (un peu de latin ne fait jamais de mal) et Poèmes du Terroir. Quelques fleurs de poésie dans des guérets plus souvent couverts de chardons. Une critique de ce recueil pourrait s'arrêter là, dans l'intérêt de l'auteur. Mais nous sommes en veine de méchanceté et il nous fut si pénible de lire l'ouvrage d'Ulric L. Gingras après le si beau et si consolant livre de Robert Choquette que nous tenons à lui faire ressentir notre mauvaise humeur. Et pour le punir de ses mauvais vers (ou du moins, de ce que M. Gingras entend par des vers) nous en citerons quelques-uns:

C'est son fleuve géant en tous sens sillonné

Bâtie au bon vieux temps par mon fier trisaïeul,
Pièce sur pièce, avec un soin où se retrace
L'amour ardent du sol conquis à notre race
Par l'honneur qui, chez nous, ne brilla jamais seul.

... .. le bruit sonore des vaisselles
Annonce les apprêts du repas coutumier.

La veuve, le rentier qui vont dans le brouillard,
Piétinant sur la route, assister à la messe.

Des outils sont restés appuyés aux clôtures.

Des cavales (!) s'en vont vers le proche village.

Chacun livre au sommeil sa robuste stature,
Pour que bientôt leur corps s'éveille plus dispos.

Et quand viendra la mort ainsi qu'une courtière (?)

Où nul bruit ne parvient quand la mère *en mauraude*

Quelques canards à mine lourde
Viennent plonger dans une *gourde* (!)

D'un sol inexploité, se rendre l'acquéreur.

(Style cadastral).

Dans une pièce sur les Bohémiens:

Tels leurs braves aïeux, les Celtes conquérants.

(Nous ignorions que les Bohémiens, apparentés aux Hindous, eussent quelque parenté, même lointaine, avec les Celtes).